

ARO SÁINZ DE LA MAZA

MALART

roman traduit de l'espagnol par Serge Mestre



actes noirs

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À quelques milles des côtes barcelonaises, un somptueux yacht dérive sans équipage. Il traîne à sa poupe deux filins auxquels sont fixés les cadavres de ses propriétaires. À la ville, un couple d'entrepreneurs membres de la jet-set locale ; en privé, deux psychopathes à la perversité sans borne qui hantent les nuits de l'inspecteur Malart. Inculpés puis relaxés à la faveur de preuves falsifiées, ils le plongent, lui qui les traque depuis des années à l'insu de sa hiérarchie, dans une véritable névrose obsessionnelle. Or, le bateau est saturé de l'ADN de l'inspecteur, qui (opportunément ?) reste introuvable. En soixante heures d'une course effrénée, ses coéquipiers adoptent, par un troublant mimétisme, les méthodes peu orthodoxes du policier le plus indigné d'Espagne pour retrouver celui que tout accuse du meurtre infâme, et rétablir une vérité que certains voudraient taire.

Aro Sáinz de la Maza est né à Barcelone en 1959. Il est éditeur et traducteur. Son œuvre est parue chez Actes Sud. Le Bourreau de Gaudí (2014) a obtenu le prix international RBA du roman noir en 2012, Les Muselés (2016) et Docile (2021) le prix Valencia Negra, respectivement en 2016 et 2020.

ACTES SUD
www.actes-sud.fr

MALART

“Actes noirs”

DU MÊME AUTEUR

LE BOURREAU DE GAUDÍ, Actes Sud, 2014, Babel noir n° 191.

LES MUSELÉS, Actes Sud, 2016, Babel noir n° 212.

DOCILE, Actes Sud, 2021, Babel noir n° 297.

Ouvrage traduit avec le soutien de l'Acción Cultural Española, AC/E.



Titre original :

Malart

Éditeur original :

Ediciones Destino, Barcelone

© Aro Sáinz de la Maza, 2023

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-18883-2

ARO SÁINZ DE LA MAZA

Malart

roman traduit de l'espagnol
par Serge Mestre

ACTES SUD

*Pour Beatriz,
j'insiste.*

*Et bref, Vladimir Vladimirovich,
vous aimez l'abîme ?*

VĽADIMIR V. MAĽAKOVSKI

PROLOGUE

Barcelone, samedi 17 août. Quatre heures vingt-quatre

Elle aimait courir à travers la ville de bon matin. Les rues étaient désertes, il n'y avait presque pas de circulation, et l'absence de bruit, associée au rythme constant des foulées, l'aidait à trouver quelque chose de plus ou moins semblable à une paix intérieure. Cela diminuait sa colère, éloignait les images récurrentes de son cerveau puis, une fois au lit, lui permettait de trouver plus facilement un sommeil toujours fuyant. Elle avait découvert la chose à douze ans, lorsqu'un soir sa mère lui avait raconté la vérité. Une révélation odieuse. Un effet dévastateur. Des mots qui l'avaient poussée au bord du précipice. Un précipice sans fond. Le vertige.

Et rien n'avait plus été comme avant.

Elle avait laissé sa mère plantée dans le canapé avec ses confessions d'alcoolique et était partie courir dans les rues de la ville, en pyjama et en chaussons. Elle ne s'était arrêtée que deux heures plus tard, essoufflée, pieds nus, les glandes lacrymales complètement sèches et les jambes coupées. Avec cependant un rare sentiment de bien-être.

Depuis lors, courir était devenu une vraie passion, qui allait bien au-delà de la simple idée de faire de l'exercice. À la façon d'une addiction, courir kilomètre après kilomètre, heure après heure, sans s'occuper du reste du monde, en appliquant toute sa détermination et sa force mentale, la calmait. Mettre ses limites à l'épreuve, moyennant son abnégation et sa grande aptitude au dépassement de soi. Elle ne poursuivait aucun but

en particulier. Il lui suffisait de se dire que, après avoir pratiqué une bonne moitié de sa vie, n'importe quelle distance était désormais à sa portée ; peu importait que ce soient vingt ou quarante kilomètres, pendant deux, cinq ou dix heures. Tout cela lui était parfaitement égal, et c'est pour cette raison qu'elle courait sans brassard de sport, sans montre et sans portable. Seul comptait le fait de courir, de se sentir libre. De déconnecter. De fuir.

Chaque soir, sans tenir compte du temps qu'il faisait, elle enfilait ses collants, son tee-shirt, son sweat-shirt et ses baskets, enchaînait quelques légers étirements dans la pièce, s'attachait les clés de l'appartement autour du poignet avec un ruban élastique et descendait l'escalier de l'immeuble en trotinant pour regagner la rue.

La rue.

Elle avait l'habitude de choisir n'importe laquelle, sans vérifier si elle était étroite ou mal éclairée, ni se renseigner sur la dangerosité du quartier. Jusqu'à ces deux fois où elle avait été victime d'une tentative d'agression ; la première, lorsqu'une bande de voyous avaient été sur le point de faire exploser en mille morceaux son fragile équilibre mental et la dernière qui s'était soldée par un coup de couteau dans le bras. Elle ne s'était pas rendue au poste de police. À quoi bon ? Après ce qui était arrivé à sa mère, ç'aurait été une perte de temps. Les policiers étaient uniquement au service des puissants et elle n'avait plus confiance en eux. En fait elle n'avait confiance en personne. Elle s'était contentée de se rendre aux urgences de l'hôpital le plus proche. Et lorsque, après lui avoir demandé sa carte d'identité, on avait commencé à lui poser les questions de rigueur, elle avait débité une série d'étranges excuses, attendu patiemment qu'on suture sa plaie, puis avait profité d'un moment de confusion pour s'enfuir en courant avant l'arrivée de la police venue prendre sa déposition. Ces événements avaient provoqué plusieurs modifications dans ses habitudes. La première : courir avec un cutter plié dans la main gauche et un taser de poche dans la droite. Un taser de six mille cinq cents kilovolts et un poids de deux cent vingt grammes, qu'elle avait acheté sur internet. La deuxième : choisir des avenues,

des boulevards et de larges rues pour réaliser ses parcours, des lieux bien éclairés où elle aurait la possibilité de prévoir les pièges et de s'en échapper plus facilement.

Comme ce soir-là.

Depuis l'immeuble de la rue Parlament, elle avait tourné vers la rue d'Urgell, pris l'avenue de Sarrià et continué ensuite sur Diagonal. Elle était déjà au-delà de la zone universitaire et elle descendait à présent côté mer en direction du paseo Sant Joan. Elle trouvait cette avenue plutôt anodine, un peu trop uniforme à son goût, une réplique de celles qu'on pouvait découvrir dans n'importe quelle autre capitale du monde, sans traits distinctifs ni personnalité propre. Elle préférait de loin les ruelles des quartiers moins favorisés, bien plus caractéristiques et singulières, avec mille recoins et détails particuliers qui les rendaient uniques et irremplaçables. Courir à travers Ciutat Vella, El Raval, la Barceloneta ou El Born réservait toujours quelques découvertes. Le faire sur l'avenue Diagonal était ennuyeux et monotone, sans solennité, comme manger une paella dans un restaurant des Ramblas, du plastique à l'état pur. Un trajet de carte postale.

Ce soir-là donc, quelque chose lui fit interrompre le fil de ses pensées et lever la tête.

Sans freiner le rythme de sa course, elle regarda autour d'elle. Un crissement assez proche venait d'attirer son attention. De pneus. Elle tourna la tête vers la gauche. Un Range Rover Evoque blanc descendait à pleine vitesse la rue Balmes, en faisant des embardées inconsidérées en direction du carrefour dont le feu était au rouge. À cause du bruit de son moteur, elle comprit qu'un autobus de nuit s'approchait en même temps dans son dos, sur la voie centrale de l'avenue. En une fraction de seconde, elle devina qu'il allait se produire une collision et dut rapidement repérer quel était le lieu le plus sûr où se placer, si elle devait allonger ses foulées et traverser ou bien s'arrêter et croiser les doigts pour que les arbres lui servent de parapet contre l'autobus à la suite du choc.

Elle freina brusquement.

Comme au ralenti, elle vit l'Evoque brûler le feu rouge sans ralentir. Au volant, un homme aux cheveux blancs et aux

lunettes en écaille ; sur le siège passager, une femme élégante. Tous les deux bien bronzés, leur bouche grande ouverte sous l'effet des éclats de rire. Le bruit strident des freins de l'autobus lui griffa les tympans. Trop tard. Le luxueux 4×4 se jeta violemment contre le flanc du véhicule de transport, le traîna sur plusieurs mètres, et le fit pivoter de quatre-vingt-dix degrés, jusqu'à ce qu'il s'immobilise après avoir tapé contre un des arbres qui jalonnaient l'avenue, ballotté à cause de l'impact, les passagers projetés d'un côté à l'autre de la cabine. Le Range Rover Evoque, lui, rebondit tel un ballon au milieu d'un bruit tonitruant, toutes les vitres explosant en mille morceaux tandis que, après plusieurs tonneaux, il retombait d'abord sur deux roues, sur le point de se coucher sur l'asphalte, puis finissait à l'horizontale grâce à un dernier coup sec donné contre un lampadaire du trottoir d'en face, airbags gonflés et avant tout défoncé.

Par contraste, le silence qui suivit fut très surprenant, jusqu'à ce qu'il soit rompu par les cris et les voix des quelques passagers demandant de l'aide, la plupart avec un accent sud-américain. Certains, s'accrochant aux barres et aux sièges, tentèrent de se relever à grand-peine, les yeux hagards et les visages ensanglantés. Le conducteur demeurait immobile, soutenu par la ceinture de sécurité, poitrine reposant sur le volant. Plusieurs lumières s'allumèrent aux balcons des immeubles et elle vit des gens en chemise de nuit ou en pyjama se pencher au-dessus des rambardes, en pointant un doigt sur les véhicules et en portant leurs mains à leur tête et certains également un objet à leur oreille. Elle tourna son regard vers l'Evoque. Il avait fini sa course juste à l'endroit où elle avait envisagé la possibilité de se placer tout à l'heure. L'homme et la femme sortirent du véhicule en trébuchant, puis continuèrent à marcher en bringuebalant, avec quelque difficulté pour se tenir debout. L'homme remit ses lunettes, se palpa un instant la poitrine et demanda à son épouse d'une voix pâteuse si elle s'était débarrassée de la dose. Elle entendit parfaitement la réponse de la femme, quelques mots traînants avec un soupçon d'ébriété qui vint se graver au fer rouge dans sa mémoire.

— Sois pas stupide et appelle l’avocat, qu’est-ce que tu attends ?

Elle avait déjà vu ce visage. Et celui du mari également. Mais elle ne savait pas où ni comment. Elle remarqua leur comportement d’individus puissants, leur désintérêt pour le sort des autres, la morgue avec laquelle ils se contentaient d’observer les dégâts de leur véhicule, leurs visages congestionnés dans un rictus de contrariété. Inconsciemment, elle commença à trotter légèrement sur place.

— Connards ! hurla une passagère depuis l’autobus.

Elle tourna la tête dans sa direction. Du sang coulait abondamment de la blessure de son front et dégoulinait sur sa joue. Tout près d’elle, une autre femme regardait haineusement le couple en tremblant de tous ses membres.

— Fils de pute, gémit-elle.

Une intense vague d’angoisse parcourut sa colonne vertébrale. Incapable de la contrôler, son esprit commença à lui décocher des images d’événements intrusifs, répétitifs, traumatiques. Elle rabattit mécaniquement le capuchon de son sweat-shirt sur sa tête, puis l’ajusta autour de son cou.

Tandis que des bruits de sirènes commençaient à approcher, et après un laps de temps qui lui sembla inhabituellement long, elle entendit à nouveau l’homme aux cheveux blancs s’adresser à la femme bronzée.

— Tu vas bien ?

Elle sentit son malaise psychologique croître au fond d’elle, ses symptômes, et se dit qu’il lui fallait le décharger d’une façon ou d’une autre, le plus vite possible, si elle voulait éviter sa coutumière réaction dissociative. *Il ne s’est rien passé, cours.* Elle devait cesser de regarder les victimes, le sang. *Cours.* Elle n’avait rien à faire là. *Cours !*

Elle réussit enfin à s’abstraire de la réalité, à faire demi-tour et à s’éloigner dans une course posée. Au début, les jambes protestèrent ; les muscles s’étaient refroidis. Sans en tenir compte, elle continua avec détermination. De plus en plus vite. Deux pâtés de maisons plus loin, ils se mirent à répondre à nouveau, comme une machine. La berline de luxe, le couple venant d’une fête dans cette partie haute de la ville,

leur avocat. Les occupants du Ranger Rover Evoque n'étaient pas des citoyens lambda. Elle augmenta la cadence de ses foulées. Ceux de l'autobus, oui. Elle eut une intuition. L'information de l'accident n'apparaîtra certainement pas dans les médias. Au mieux, et avec un peu de chance, on en parlera sur les réseaux sociaux.

Comme d'habitude.

Elle serra fortement son taser dans une main. En fit autant avec le cutter dans l'autre, et se mit brusquement à sprinter, tout en se promettant de le vérifier dans la presse.

Tu vas perdre ton temps, se dit-elle. Tu sais parfaitement ce qui va se passer. Rien.

JEUDI 28 NOVEMBRE

Barcelone, trois heures douze

Il n'y avait ni lune ni étoiles. Allongé sur le dos, il ne voyait que de la fumée blanche à un pouce de son visage, épaisse. Il flaira l'air. Une odeur de salpêtre, d'humidité. Écartant l'idée de la fumée, c'était tout aussi bien du coton. Sale, jauni, spongieux. Sur sa tête. Et il se déplaçait. Il aurait pu le jurer. Il tenta de lever une main pour le toucher, en vain. Son bras était aussi lourd qu'une dalle. Il sentit l'eau le gifler. Hébété, il battit des paupières. Tira la langue, la passa sur ses lèvres. Salées. La mer ? Ça ne pouvait pas être autre chose. Cependant, elle était noire, une mer de jais. Pas très loin de lui, il entendit un bruit puissant, grave. Comme le vrombissement d'un moteur. Un camion s'éloignait. Il pensa qu'il serait génial de se lever et de marcher sur l'eau. Vers où ? À présent, cela lui était égal. La priorité était d'activer ses extrémités, le mouvement générerait du mouvement, ensuite il serait temps de décider dans quelle direction. Il fut pris d'un rire idiot. Merde alors, tu divagues, se dit-il ; rien ne cadre : es-tu vraiment un inspecteur de la police judiciaire ? Il tenta de se concentrer, de penser de façon sensée, d'utiliser la logique. Il savait d'expérience que ses sens risquaient de lui jouer des tours. Qu'il ne pouvait pas toujours leur faire confiance. Pas plus qu'à son cerveau.

— C'est la merde ! bafouilla-t-il, mais bordel... qu'est-ce qui m'arrive ?

Il avala un peu d'eau. Le goût était évident. Il était enfin sûr de la nature de la situation. Il flottait à la surface de la

mer comme un poids mort, des nuages de coton beiges au-dessus de son corps. Même si ça pourrait bien n'être qu'une immense piscine d'eau salée et le coton, une vaste toile de couleur os délavé. Non, elle se déplace, insista-t-il, convaincu. Deux mots résonnèrent dans sa tête : poids mort. Mort.

— Mes couilles, oui... j'suis pas encore mort, souffla-t-il entre ses dents.

Il lutta à nouveau pour recouvrer ses esprits. Impossible. Les idées s'évanouissaient à l'instant même où elles avaient surgi et il lui était impossible d'en fixer une seule. Il ferma les yeux, la bouche aussi. En proie au plus grand trouble, il se proposa d'appliquer sa méthode de travail : se glisser dans la peau de l'autre. Sauf que, cette fois-ci, l'autre c'était lui. Il réussit à se forger une certitude. Il était tout habillé, et ses vêtements étaient devenus un lest qui l'empêchait de bien flotter. Surtout ses bottes de bûcheron canadien, très hautes, à semelle rigide, aussi lourdes que des blocs de ciment, et son blouson gonflé sur sa poitrine, en train d'emmagasiner de l'eau, un lest supplémentaire. Première étape : les délayer toutes les deux. Il serra les dents et tenta de plier un genou. Tâche inutile, les jambes non plus ne répondaient pas. Profitant du va-et-vient de la marée, il dirigea une main vers son torse, à hauteur de la fermeture éclair. Il sentit une piqûre urticante et la retira immédiatement dans un mouvement réflexe. Il n'eut pas besoin d'ouvrir les yeux pour comprendre de quoi il s'agissait. Il avait reconnu cette douleur, la même qu'il avait ressentie lorsqu'il était petit à Port de la Selva après avoir désobéi à son grand-père, qui lui avait interdit de se baigner dans El Pas, car il y avait un banc de méduses. La même décharge électrique. À l'époque, il en avait essuyé simultanément une bonne douzaine, aux conséquences considérables, comme en avaient témoigné les marques de leurs ventouses éparpillées sur sa peau. À présent, il n'y en avait qu'une, légère, mais suffisante pour réactiver ses terreurs ataviques. Des méduses. Il les exérait. De toute beauté, sinueuses, fascinantes et hypnotiques, mais douloureuses et létales pour certaines. Avec leur foutue habitude de ne jamais se déplacer en solitaire. Sauf celles qui formaient l'avant-garde. Il supplia en silence que

ce soit maintenant le cas tandis que, ébranlé, il rétractait ses mains extrêmement lentement à l'intérieur de ses manches et coulait doucement, millimètre après millimètre. *Tu es foutu, tu le sais.*

— Fous le camp... en enfer.

Il sentit une deuxième piqûre sur son visage. Il secoua la tête en même temps qu'il aperçut une image. Une sorte de flash inattendu. Les visages d'Ivo Parés et de Mónica Morera. Leurs expressions n'étaient désormais plus aussi arrogantes. Allongés par terre, ils avaient perdu leurs grands airs de supériorité, de se savoir intouchables. Et il put parfaitement lire la frayeur dans le fond de leurs yeux. Malgré la douleur, il esquissa un sourire. Il ne se souvenait pas de ce qui s'était passé, mais se rappelait très bien son sentiment de triomphe au moment de leur passer les menottes. Cette fois, il s'était lui-même chargé de les empêcher de prendre la clé des champs, comme l'autre fois. *Comme les autres fois.* Un frisson glacé lui parcourut le corps de la tête aux pieds.

— De quoi... parles-tu ?

Il sentit une troisième piqûre sur la tempe et la secousse électrique lui fit voir des étoiles. Et autre chose encore. Autre chose qu'il ne sut identifier.

— Maman ? balbutia-t-il. C'est toi... maman ?

Il voulut se débarrasser de ses vêtements, écarter les méduses à grands coups et se mettre à nager au milieu de cette mer sombre, en direction de la côte. Il ne bougea pas d'un centimètre. Il essaya de lutter contre cet engourdissement qui malmenait ses muscles, tenta de le combattre rageusement pour parvenir à se libérer de cette impuissance qui le paralysait soudain. Ce fut inutile, tout ne fut que désir frustré. Son découragement, associé à l'incompréhension de la raison pour laquelle son corps refusait de répondre, le plongea dans une profonde angoisse. Et même sa rage ne lui fut plus du moindre secours. Immobile, il se laissa bercer par le léger courant, dans l'attente d'une nouvelle morsure urticante. Une kyrielle de scènes sans rapport les unes avec les autres apparut soudain derrière ses paupières closes. Des flashes désordonnés, fantasmagoriques. Ce n'était pas du coton qui était suspendu au-dessus

de sa tête, mais une piste de glace sur laquelle un couple de patineurs évoluait dans une impeccable harmonie. Beauté, musique, tous deux glissaient au ralenti, elle dans les airs, et lui se préparant à la rattraper avec élégance. Il les observait, fasciné, mais brusquement la scène se transforma. Une jeune femme vêtue d'une robe noire, très courte, talons aiguilles, manifestement droguée, marchait entre Ivo Parés et Mónica Morera. Il se vit se précipiter rapidement sur eux, brandissant sa plaque d'inspecteur, hurlant en direction du couple qu'ils étaient en état d'arrestation. Il dégaina son arme et posa sa main sur l'épaule du mari, qui s'évanouit dans les airs, tout comme son épouse, tandis que la jeune femme demeurait dans son dos. Après qu'il s'était retourné pour lui dire qu'elle était désormais hors de danger, celle-ci lui plantait un objet pointu dans le ventre, l'enfonçant jusqu'à la garde. Nouveau flash. Il est dans les jupes de sa mère, accroché à la ceinture de son tablier rouge et bleu, imprégné d'une odeur d'omelette aux pommes de terre tout juste cuisinée. À l'abri. Dans ses bras. Un autre. Elle pénétrait à tâtons dans la chambre et lui caressait doucement le front pour le réveiller. Il présentait son sourire, était persuadé que désormais plus rien ne pourrait lui gâcher la journée. Un autre flash. La même silhouette féminine, agenouillée dans la salle de bains, vêtue du même tablier rouge et bleu, en train de noyer un bébé de quelques mois dans le fond de la baignoire. Scène suivante. Penchée au-dessus de lui, elle soignait les égratignures de ses coudes et de ses jambes après sa chute de vélo, d'abord en soufflant tendrement sur les blessures pour, immédiatement après, y appliquer de l'eau oxygénée, en lui demandant de se montrer courageux, petit bonhomme fort de la maison.

Il ouvrit les yeux. L'enchaînement de flashes cessa enfin.

Incrédule, il comprit qu'il divaguait, qu'il était près de sa fin, il ne parvenait plus à penser. *Tu ne veux pas penser.* Il perçut un assaut de panique au fond de lui, tous les signaux étaient au rouge et il se prépara à lutter contre eux, dans l'espoir de survivre. *Mais pour quelle raison voudrais-tu survivre ?* Il inspira profondément et, au bout d'un moment, expira l'air délicatement. Il répéta l'exercice. Une autre fois. Et encore une autre.

Jusqu'à perdre complètement la notion du temps. Peut-être flottait-il dans l'eau depuis dix minutes, ou depuis deux cents : à présent, cela ne l'intéressait pas. Dans un éclair de lucidité, il se demanda pourquoi il ne réagissait pas comme l'aurait fait tout le monde. Dans une situation de danger imminent, il était habituel que le cerveau traite une grande quantité d'informations en quelques instants : le sentiment classique de voir défiler toute sa vie en un clin d'œil. En revanche, la seule chose que personnellement il avait vue était une série d'images délirantes, dénuées de sens ; seules quelques-unes d'entre elles coïncidaient avec la réalité. *Tu vas mourir noyé, voilà ce qui va se passer.* Il sentit sa colère exploser.

— Est-ce que... je ne pourrais... même pas... mourir... en paix ?

Une gorgée d'eau salée s'infiltra dans sa bouche et il commença à la recracher en toussant. Noyé, se dit-il. Noyé dans la mer. Il fut à nouveau pris d'un rire imbécile, démentiel, absurde. Après avoir passé toute sa vie à pratiquer la natation, le moment était enfin venu de profiter de cet entraînement intensif, pour sauver sa peau par exemple, mais une voix intérieure lui disait qu'il en irait tout autrement et que cela n'avait servi absolument à rien. Il trouva la plaisanterie de très mauvais goût et se dit que le destin, le scénariste ou l'infâme connard qui orchestrait tout ça avait un sens de l'humour détestable. Putain de sens de l'humour du destin ! Et putain de destin aussi ! Qu'il aille se faire foutre, moi j'ai eu ma dose ! trancha-t-il pour lui-même. Il releva légèrement la tête et scruta les alentours. Rien. Juste du brouillard tout gris et une obscurité totale. Malgré ça, il eut l'intuition de se trouver très loin de la côte, au large, en haute mer.

— Je suis... si... petit...

Il reprit sa position. Sur le dos, bras tendus, mains recroquevillées à l'intérieur des manches, jambes écartées. Au fond, ce n'était pas si grave, se rassura-t-il alors. Il y avait des façons bien pires d'en finir. Non, non ce ne serait pas une vilaine mort. En réalité, il s'était toujours senti plus à son aise dans la mer que sur la terre ferme, comme si certains liens d'appartenance l'unissaient à elle. Alors, placé devant une telle

alternative, il préférerait mourir là qu'à la maison. *Quelle maison ?* S'il pouvait, il ferait lui-même ce choix sans sourcil-ler, les yeux fermés. De ce côté-là pas de problème. Même si, avant, il aurait bien aimé savoir ce qui était arrivé : pour-quoi il ne pouvait presque pas bouger et ce qu'il faisait là, au milieu de nulle part. Le puissant et grave vrombissement du moteur s'était éteint et il n'entendait plus que la rumeur de l'eau qui frappait contre son corps. Autre chose qu'il ne parvenait pas à comprendre était ce que pouvait bien faire un camion au milieu de l'océan. C'est un bateau, répliqua son cerveau. Personne n'avait donc remarqué son absence ? Les secours, se dit-il ; appelle les secours. Une fois de plus, il fut pris d'un rire idiot. Qui donc pouvait l'entendre ? Cela n'avait aucun sens. Sans cesser de glisser sur la glace, la svelte patineuse lui fit un geste de la main ; elle tendit son auricu-laire et son pouce, puis porta sa main à son oreille. Le por-table, comprit-il. Il devait alerter les secours par téléphone. Il approcha avec une exaspérante lenteur son bras jusqu'à la poche de son blouson. Vide. Au retour, il palpa le côté de son jean et ne trouva pas non plus son arme de service. Il haussa les épaules et elle l'imita. Puis la patineuse referma son poing et pointa son pouce vers le bas. Brusquement, il se demanda qui regardait qui.

— Tu es... très belle, marmonna-t-il. Ainsi... mon heure est arrivée, n'est-ce pas ?

L'homme la propulsa en l'air dans une pirouette périlleuse et elle acquiesça avec véhémence à chaque tour, avant d'atter-rir dans ses bras avec une parfaite synchronie, de planter son genou dans la glace et de s'éloigner de son cavalier, bras ten-dus, pour mettre fin à l'exercice. Tout de suite après, le couple de patineurs lui fit plusieurs saluts et prit congé en direction des coulisses, en lui lançant un dernier signe de la main.

— Et pourquoi... pas ? dit-il.

Il but à nouveau la tasse. La toux secoua tout son corps. Puis, au bout d'un moment, il ajouta :

— Et parce que... ?

Ce n'était pas possible. D'aucune façon. Tout cela était une tromperie de ses sens, encore une à ajouter sur la liste. Il se

dit qu'il pouvait tenir encore un peu plus. Disons une heure ; non, plutôt deux. Il fut assailli par le souvenir de son grand-père, debout sur les rochers de la petite crique de Les Clisques, au nord de Port de la Selva, par celui de ses instructions lorsqu'il lui avait appris à nager. Il avait déjà fait le premier pas. Avait réussi à flotter. Prêt pour le deuxième. Tendre un bras, le plonger dans l'eau et se propulser en la laissant derrière lui, comme s'il la poussait avec la main, puis répéter l'opération avec son autre bras. Sur le dos, il essaya de toutes ses forces. Mais il ne parvint à soulever son bras que de quelques centimètres à peine. Il essaya à nouveau. Même chose. Les muscles restaient relâchés, comme déconnectés.

— Concentre-toi, se commanda-t-il sans ouvrir la bouche. T'es pas... un débutant.

Il fit une troisième tentative, toujours en vain. *Tu dois céder.* Je ne me rends jamais. *C'est la fin.* Mes couilles, oui ! Il fournit un avant-dernier effort pour le lever. Inutile. Le dernier. À nouveau, raté. *Laisse tomber, ne gaspille pas ton énergie.* Persévérant, il se dit que son temps n'était pas fini et il tenta de battre des jambes. Un autre combat perdu. Les pieds. Non plus. Il voulut hurler, mais il n'émit qu'un petit murmure. Hors de lui, il agita tout son corps. Il provoqua à peine un peu d'écume. S'il ne bougeait pas ses bras, il allait couler inexorablement. Il réunit toute la détermination dont il était capable et ne réussit qu'à s'enfoncer. Tout haletant, il sortit la moitié de sa tête de l'eau, juste pour pouvoir respirer. L'angoisse s'empara de lui. Ce qui jusque-là n'avait été qu'un cauchemar devenait palpablement réel, proche, inévitable. Au bord du désespoir, et comme cela se passe souvent chez les êtres humains, la certitude de la mort imminente le ramena vers le sein maternel. Il décida de lui dire adieu, de la revoir, de la fixer dans son esprit.

Sans succès.

Perplexe, il tenta de se remémorer son visage.

La seule chose qu'il vit, ce fut une femme en tablier rouge et bleu, mais au visage pixélisé, tout flou. Le temps d'un éclair, il parvint à distinguer un élément reconnaissable... qui se volatilisa immédiatement comme par enchantement.

Il battit des paupières, déconcerté. Il n'arrivait pas à retenir son image. Juste maintenant, alors qu'il en aurait eu le plus besoin comme un solide soutien pour regagner la côte, voilà qu'il s'effaçait de son esprit. Le visage plongé dans les noirceurs de la pénombre, tout estompé. Celui d'une étrangère. De la lumière, il lui fallait de la lumière pour l'éclairer ne serait-ce qu'une seconde avant de partir, de baisser les bras et de se jeter une fois pour toutes au fond du précipice. Mais il lui échappait. Il ne parvenait pas à l'apercevoir.

Il sanglota en silence.

Il n'arrivait pas à se souvenir d'elle. Comment était-ce possible ? *L'oubli est un mécanisme de défense*. Non, nous devrions tous avoir un endroit où pouvoir retourner, se dit-il, les yeux embués. Refuge, tendresse, amour inconditionnel. Mère, maman. Une idée. Aucune image.

— Mercader... je ne parviens pas... à me rappeler... son visage...

Étourdi par le coup, et fatigué de lutter, de l'eau à hauteur de ses fosses nasales, il accepta son sort. Finalement, après avoir arrêté ces deux-là, il n'avait plus de but dans la vie. À présent, plus rien n'avait d'importance. Il était seul. Seul. Tout le reste pouvait aller se faire foutre, il céda. Je suis prêt, c'est quand tu veux. Mais que ce soit rapide. *Tu as peur, reconnais-le*. Un sentiment de paix inattendu s'empara brusquement de lui. Au moment précis où Milo Malart, inspecteur du Groupe spécial d'homicides de la police de Catalogne, assumait que l'histoire allait prendre fin, juste après qu'il avait renoncé à y trouver un sens, il tressaillit devant une inhabituelle sensation de calme, une sérénité presque agréable.

— *Bonheur... chapitre... trois*, gémit-il. Je... l'aurai tenté. Elle... J'en ai été... si près...

Peur ? Absolument pas, se dit-il. Au contraire. L'idée du point final le dota d'une intégrité légendaire. Danser dans le grand bleu sur la musique de la marée. Lové dans les bras de la soie marine. bercé doucement, sans opposer la moindre résistance. Boire toute la mer sous la voûte céleste. S'écarter de la méchanceté, se réveiller de l'agitation alentour et embrasser enfin le repos. Perspective plutôt réjouissante. Il connaissait

des morts bien pires. Dans le fond, c'était un privilégié. Le fond. Celui qui l'attira comme un aimant. Le lit. Dormir. Il fut une énième fois pris de ce rire idiot, mais sincère à présent. Et tandis qu'au loin un bruit aigu le distrayait un moment, il cessa tout effort de se maintenir en surface, renonça à tenter encore de respirer et se laissa aller, bercé par les vagues. Sur le ventre désormais, il commença à couler. Sans lumière. Sereinement. Vers le néant. Le tout.

Elle entra d'un pas rapide et décidé dans l'*open space* du GEHME*, situé au quatrième étage du commissariat central et à moitié vide à cette heure-là. Elle se rendit jusqu'à sa table de travail, abandonnant sa veste n'importe comment, et s'approcha de celle du sergent Crespo.

— Les résultats du légiste sont arrivés ?

— Bonjour à toi aussi, sous-inspectrice, répondit le sergent sans lever la tête. Il la regarda par-dessus ses lunettes et attendit un salut de sa part, qui ne vint pas. Il laissa échapper un soupir : Il y a vingt minutes ; et avant que tu ne me le demandes, oui, ils concordent avec le suspect. Une fois de plus, Malart avait parfaitement raison.

— Dis-moi quelque chose que je ne sache pas encore.

— Nous venons également de recevoir le mandat d'arrêt.

— Génial, réagit-elle en jetant un coup d'œil circulaire autour d'elle, sur l'ensemble de l'*open space*. Le Grand est dans la salle de repos ?

— Il n'est pas encore arrivé.

— C'est une blague ! Hier soir, on s'est donné rendez-vous ici à huit heures pour aller arrêter notre lascar.

L'expression du sergent demeura neutre.

— J'en ai ras le bol qu'il me pose des lapins, reprit-elle. Je n'ai toujours pas compris la leçon, bordel.

* Grupo Especial de Homicidios de los Mossos d'Esquadra : Groupe spécial d'homicides de la police de Catalogne, le "Groupe" abrège-t-on au sein du commissariat. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Crespo se balançà sur sa chaise, croisa les bras et la regarda déambuler, le visage crispé et l'air furibond. Il tenta de dédramatiser l'affaire.

— Malart ne tardera plus maintenant, t'énerve pas. Tu l'as quelquefois vu arriver en retard ?

La sous-inspectrice Mercader s'immobilisa brusquement. Elle fixa le visage jovial du sergent de ses yeux gris.

— Tu parles sérieusement ? Oui, toujours ! Quotidiennement !

— D'accord, la ponctualité n'est pas son truc, concéda-t-il. Je voulais dire qu'il n'arrive jamais en retard lorsqu'on doit procéder à une arrestation.

Elle retint sa respiration, réfléchit un instant et secoua la tête.

— Jamais, que je me souviene, dit-elle. Je ne l'ai jamais vu ne pas venir au travail, sauf décision de la direction.

— Alors, tu vois ! Va donc prendre un café et détends-toi un peu. Il sera là dans quelques minutes, assura-t-il.

Mercader saisit une chaise et s'y laissa choir en soupirant. Elle enfonça une main dans la poche de son jean et en tira son portable. Après avoir activé un contact, elle porta l'appareil à son oreille. "Vous êtes sur la boî..." Elle coupa immédiatement la communication.

— Et en plus il est sur répondeur, marmonna-t-elle.

— Ou il n'a pas de réseau.

— C'est bon. Message reçu. Te fatigue pas à prendre sa défense.

Elle se tut, observa à nouveau les tables de travail vides autour d'elle.

— Et maintenant quoi ? On parle du temps qu'il fait, par exemple ?

— Aujourd'hui, dix-sept degrés et quatre-vingt-dix pour cent d'humidité. Cette chaleur n'est pas normale à la fin du mois de novembre. Tu as vu la mer ?

— Oui, elle est couverte de brume. Sérieusement, Toni, quand je proposais de parler des conditions climatiques, c'était pour plaisanter, dit-elle en tendant la main. Passe-moi le dossier Márquez, tiens ! Son mandat d'arrêt et le rapport sur cette affaire.

Crespo demeura immobile.

— Toni ?

— Je comprends que tout puisse être contagieux, dit-il sans bouger d'un pouce. Mais que dirais-tu d'un "s'il te plaît" ? Pour ne pas dire un "bonjour, sergent". Le "comment ça va", est superflu, mais jamais de trop, sous-inspectrice.

Mercader eut l'air excédée.

— Tu n'es pas aussi pointilleux avec Malart, murmura-t-elle.

— Il traverse une mauvaise passe depuis le mois de mai et, d'après moi, il vaut mieux l'imiter dans ce qu'il sait faire. Si nous prenions exemple sur lui, ce serait un vrai zoo ici, une galerie de primates plutôt qu'un commissariat. Il faut que quelqu'un y remette un peu d'ordre. Et les règles sont les seuls éléments qui nous distinguent des animaux, tu crois pas ?

Rebeca se racla la gorge.

— Sergent, s'il te plaît, dit-elle sur un ton moqueur, aurais-tu l'amabilité de me passer les conclusions du légiste, le mandat d'arrêt et le rapport sur l'affaire Estruc ? Si tu n'es pas trop occupé, bien entendu.

— Bien sûr, sous-inspectrice, dit-il en se redressant pour chercher dans une pile de dossiers et en lui tendant l'un après l'autre tous les documents. Tu vois ? Ça n'a finalement pas été si difficile.

Mercader serra les dents, soutint son regard un instant et, tout de suite après, sans prononcer le moindre mot, se plongea dans la lecture des feuillets.

Le sifflet perçant de Moussa, l'Ivoirien costaud qui s'occupait de la mise à l'eau et de la récupération des filets, s'éleva par-dessus le vacarme des moteurs. Il se passait quelque chose de bizarre et Lluís, le capitaine du bateau de pêche *Demà*, sortit de sa cabine et l'interrogea d'un geste muet. Moussa pointa son doigt à plusieurs reprises en direction d'un endroit bien précis, à l'ouest. S'il avait appris quelque chose de cet habile pêcheur plutôt taiseux c'était que, dans son propre intérêt, le mieux était de lui faire confiance, car il ne se trompait jamais lorsqu'il vous prévenait. Il savait lire la mer et possédait une

vue capable d'entrevoir n'importe quel objet flottant susceptible d'abîmer les hélices. Lluís dirigea son regard vers l'endroit que signalait l'Ivoirien et tenta de distinguer au milieu de la brume le motif de son inquiétude. Ce fut inutile. Hurlant un tas de jurons à la terre et au ciel contre cette épaisse et impénétrable brume blanche, il retourna dans sa cabine et fixa le regard sur l'écran du radar. Un navire de fort tonnage faisait route droit sur eux, cap à une inévitable collision.

— *La mare que em va parir** !

Il décrocha immédiatement le microphone de la radio et appela le bateau sur le canal de navigation adéquat. Il n'obtint aucune réponse. Il renouvela son appel, de plus en plus angoissé. Tout en sortant la tête sur le pont, il donnait des instructions à pleins poumons à ses hommes pour qu'ils remontent les engins de pêche le plus rapidement possible. Il insista une troisième fois, en priant dans son for intérieur pour que quelqu'un, à bord de ce navire, réponde immédiatement. Sans renoncer dans son obstination à établir la communication, il se dit qu'il n'aurait pas dû sortir travailler. De bon matin, il s'était réuni avec les autres patrons pêcheurs sur le quai, et dans leur ensemble, sauf le capitaine de *L'Òstia* et celui du *Bonamar*, tous avaient renoncé à prendre la mer à cause du brouillard. *A contrario*, eux trois étaient convaincus que ce dernier allait se lever, que c'était juste une question de deux ou trois heures et qu'ensuite, lorsque le soleil poindrait, la visibilité sur la mer serait parfaite, chose que la météo ne confirmait absolument pas. Aucun des trois n'avait voulu en démordre. Il ignorait la situation financière des autres, mais lui ne pouvait pas se payer le luxe de perdre un jour de plus, et encore moins avec la réduction progressive des jours de pêche autorisés, dictée par les autorités. Tout ça à cause de cette maudite brume ? Il n'en était pas question. Alors, il avait embarqué avec ses hommes, avait navigué jusqu'à la zone définie par la confrérie, un spot de pêche à trente-six milles nautiques de la côte, et croisé les doigts pour que tout se passe aussi bien que jusqu'à présent. Après deux heures de travail,

* La putain de ma mère. En catalan dans le texte.

et à part le fretin habituel, ils avaient pêché quelques gambas et des langoustines, une bonne quantité de solettes et de limandes et quelques calamars. Le coup de sifflet de Moussa lui fit à nouveau sortir la tête de la cabine. Il constata que le filet était suspendu à moitié vide au-dessus de l'ouverture béante de la cale et s'empessa d'effectuer la manœuvre pour éviter le navire qui s'approchait du *Demà*.

Un instant plus tard, un imposant yacht d'une quarantaine de mètres, majestueux, surgit de la brume, s'approcha d'eux, à environ six nœuds, calcula-t-il, et continua sa lente progression vers l'est sans varier de vitesse ni changer de cap.

Le micro lui tomba des mains.

— *Em cago en tot** ! murmura-t-il.

Abasourdi, il contempla le luxueux bateau défilant lentement à quelque vingt mètres devant lui. Les nombreux hublots des cabines du pont inférieur, le somptueux et stylisé pont principal, le pont complémentaire moderne qui le couronnait au dernier niveau. À mesure que le navire laissait le *Demà* derrière lui, il s'aperçut qu'il naviguait avec la porte de derrière grande ouverte. Malgré cela et grâce à la hauteur de la cabine du bateau de pêche, il put lire le nom du yacht écrit en grandes lettres rouges : *Somerton*. Et il vit encore autre chose. Une chose qui lui provoqua un intense frisson. À la poupe, maintenu par une chaîne au taquet bâbord, il traînait un élément étrange, inerte. Et c'était la même chose à tribord. Tous deux rebondissaient comme d'énormes appâts sur le turbulent sillage d'écume blanche. Il aiguïsa son regard et n'eut cette fois pas besoin de demander à Moussa de quoi il s'agissait. Sans perdre une seconde, il ramassa le micro d'une main tremblante et, s'efforçant d'adopter un ton qui ne trahisse pas son effroi, il avala sa salive et s'apprêta à donner l'alerte aux garde-côtes.

Mercader acheva de lire le rapport du légiste, referma le dossier de l'affaire Estruc et poussa un long soupir.

* Fait chier ! En catalan dans le texte.

— Donc, c'est exactement ce que Malart avait déjà déduit ; sa théorie était la bonne, point par point, dit-elle. Et tout cela à partir d'un ballon de basket qui se trouvait là où il s'est dit qu'il n'aurait pas dû se trouver. Ce type est incroyable. C'est un casse-couilles comme on n'en fait plus, mais il est d'une efficacité redoutable. Il aperçoit tout simplement un ballon dans l'entrée de l'appartement et son cerveau échafaude des scénarios sans attendre les preuves ni avoir interrogé qui que ce soit.

Dix jours plus tôt, une équipe de policiers, qui patrouillait sur la place de Catalunya, soupçonnant un homicide en pleine rue, avaient donné l'alerte au standard du commissariat central. Un garçon de treize ans s'était jeté du balcon de son appartement au troisième étage, et était mort sur le coup. En pénétrant au domicile de la victime, la police avait ensuite remarqué plusieurs détails qui leur avaient fait écarter aussi bien l'hypothèse de l'accident que celle du suicide. Le commissariat central avait immédiatement engagé le protocole habituel dans ce genre d'affaires, en saisissant les tribunaux, la médecine légale et la police scientifique et en confiant l'enquête au GEHME.

Lorsque les membres du Groupe se présentèrent rue Estruc, située à trois minutes à peine de la place de Catalunya, le corps du garçon gisait sur les pavés, au milieu d'une vaste flaque de sang, la tête éclatée sous l'impact de la chute et les membres dans une position invraisemblable. Ils traversèrent la zone neutralisée par un ruban et grimpèrent à l'appartement, au troisième étage sur rue. La porte du domicile n'avait pas été forcée. Ils découvrirent plusieurs indices de lutte dans le salon : table basse déplacée à l'oblique contre le canapé, le vase comme tous les autres objets de décoration éparpillés sur son plateau, une jardinière renversée sur le balcon. Après avoir inspecté tout l'appartement et n'avoir trouvé aucun indice, ils avaient également écarté le mobile du vol. C'est alors que l'inspecteur Malart s'était arrêté dans l'entrée, puis accroupi et, sans un mot, avait indiqué le ballon de basket délaissé sous une chaise. Ses collègues lui avaient rétorqué que les gamins étaient tous pareils, désordonnés par

nature et ils n'avaient prêté aucune importance à ce détail. La victime, Andreu Soler, était un gamin passionné de basket, ainsi que le confirmaient les posters accrochés aux murs de sa chambre. Depuis quelques mois, il était titulaire de l'équipe cadette du collège Balmes, où il faisait ses études, au poste de meneur. Les faits avaient eu lieu à la mi-journée, un peu avant deux heures. Après avoir fait ses courses, la mère du garçon, Montse Font, s'était dépêchée de rentrer à la maison avant son fils qui arrivait d'habitude à cette heure-là pour déjeuner après la fin des cours. Elle avait poussé la porte d'entrée de l'immeuble, avait pris le minuscule ascenseur pour atteindre le troisième étage et avait pénétré dans l'appartement avec ses clés. Elle avait remarqué que la porte était simplement claquée, et avait pensé que son fils Andreu était déjà arrivé. En se rendant à la cuisine pour décharger son cabas rempli à ras bord, elle l'avait appelé à plusieurs reprises pour lui demander de lui donner un coup de main. Mais, comme à son habitude, le garçon n'avait pas daigné lui répondre. La rumeur des voix qui montaient depuis la rue à travers la porte du balcon grande ouverte, ainsi que plusieurs cris et même des hurlements, lui avait soudain paralysé le cœur. Elle avait pressenti que quelque chose de grave venait de se produire. À peine s'était-elle penchée au-dessus de la rambarde que son monde s'était écroulé. Le père, Santiago Soler, lieutenant de l'armée de terre, avait été nommé à la caserne du Bruc, mais on n'était pas parvenu à le localiser tout de suite, ce qui l'avait placé en tête de la liste des suspects. En raison de sa dépendance à la boisson, son caractère bagarreur, la mésentente et ses conflits constants avec son fils, on souligna son nom à l'encre rouge. Mais Malart avait commencé à émettre des objections à la thèse de l'infanticide. À son avis, il y avait d'autres candidats bien plus plausibles. Le Groupe avait alors décidé de réaliser une enquête de voisinage pour recueillir un maximum de témoignages et les enquêteurs s'étaient partagé les étages. Réservé, Malart s'était attribué d'autorité le deuxième étage, sans en référer à sa collègue, la sous-inspectrice Mercader. Il avait descendu l'escalier et s'était directement rendu au deuxième sur rue, l'appartement qui se trouvait juste en dessous

de la scène du crime. Il avait sonné à la porte. Silence. Tandis que Mercader se dirigeait vers l'appartement du deuxième qui restait, Malart s'était assis par terre, le dos contre la porte et, après avoir fermé les yeux, il lui avait demandé de poser des questions à propos du bruit des voisins. Étonnée d'une pareille demande et ne comprenant pas pourquoi il ne l'accompagnait pas pour recueillir lui-même cette information, elle le lui avait fait remarquer. Mais Malart s'était contenté de répondre qu'il préférait attendre l'arrivée des voisins et il lui répéta sur un ton bourru d'enquêter sur les nuisances sonores du voisinage. Pendant ce temps, les autres membres du Groupe avaient déjà visité tout le bâtiment, de haut en bas. Personne n'avait vu le père du garçon entrer dans l'immeuble, personne n'avait été témoin d'une présence étrangère et aucun distributeur de publicités ou facteur n'avait sonné aux interphones. Au bout d'un moment, Mercader sortit à nouveau sur le palier et, sans détour, elle avait expliqué à son collègue, qui semblait faire une sieste réparatrice, que la voisine était une octogénaire qui vivait seule avec ses sept chats. Elle était à moitié sourde, très aimable comme, selon ses dires, le reste des voisins. Elle lui avait affirmé qu'on n'entendait rien depuis son appartement : aucun bruit intempestif, sauf des portes claquer de temps en temps. Concernant ses voisins de palier, il n'y en avait qu'un, Eric Sosa, un traducteur qui travaillait chez lui, célibataire, toujours prêt à l'aider à porter ses paniers en entrant ou en sortant de l'ascenseur, un homme agréable, poli, qui parlait calmement et avait des gestes pondérés. "Un intellectuel", résuma-t-elle. Sans ouvrir les yeux, Malart lui avait demandé si elle voulait qu'il lui raconte comment il pensait que les choses s'étaient passées. Mercader avait acquiescé.

"Le gamin est un petit coq. Le meneur de jeu titulaire de l'équipe de basket, autrement dit celui qui dirige le match. Son père est militaire. C'est un homme de pouvoir, habitué à donner des ordres. Son gamin se sent protégé et il l'imité. Il est fils unique et ses parents l'adorent. Ils lui passent tous ses caprices. Il peut faire tout ce qu'il veut. Et depuis qu'il a été choisi à ce poste, lorsqu'il est à la maison le midi, les

après-midis, les week-ends et les vacances, il s'entraîne avec son ballon de basket dans tout l'appartement pour améliorer sa maîtrise. Il le fait rebondir par terre. Le bruit est insupportable, les murs en tremblent. Notre traducteur est un homme poli, pacifique. Il grimpe donc tranquillement jusqu'au troisième pour s'entretenir avec les parents. Mais ceux-ci ne l'écoutent même pas. La mère considère qu'il exagère et le père le renvoie en prétendant que son fils a le droit de faire tout ce qu'il veut chez lui. Eric Sosa supporte l'indicible pendant plusieurs semaines. Il monte une nouvelle fois chez eux pour tenter de les convaincre. Il demande « s'il vous plaît, dites-lui d'arrêter ». Il va même jusqu'à les supplier, le bruit l'empêche de travailler, l'incommode, et il doit tenir les délais de remise de la traduction. Il est en train de le faire devenir fou. Mais pas la moindre réaction. Les mois passent, il se sent de plus en plus impuissant, sa rancœur s'accumule, grossit. Malgré tout ça, il tente à nouveau de dialoguer, de les persuader. Rien n'y fait. Jusqu'à ce jour où, lorsque le gamin rentre chez lui et se met à faire rebondir le ballon, l'homme se sent piétiné puissance *n*, maltraité, victime d'un enfant roi, d'une famille qui n'a aucun sens du civisme, qui suit la mode actuelle de ne pas éduquer ses enfants. Il n'en peut plus. Et il explose. Il perd la tête. Il ne voit plus qu'une seule solution. Elle s'impose à lui avec une évidence irréfutable. Il doit s'attaquer à l'origine de son problème. Le trancher à la racine. Et c'est ce qu'il fait. Il grimpe l'escalier. Appuie sur le bouton de la sonnette. Le gamin, confiant, croit que c'est sa mère qui revient du supermarché et il ouvre la porte. L'homme le saisit au collet ou à la poitrine. Il le soulève du sol et avance à l'intérieur de l'appartement. Il connaît la distribution de celui-ci, il est identique au sien. Le gamin laisse échapper le ballon qui roule dans un coin de l'entrée, sous la chaise qui s'y trouve. Pendant que sa mère entre lentement dans l'ascenseur, en se cognant partout à cause du chariot des courses, Eric Sosa traverse le salon, heurte la table basse, la déplace en faisant voler le pot de fleurs et les autres objets. Le gamin bat des jambes dans les airs, les yeux exorbités, il enfonce les ongles dans la peau de son agresseur, le frappe comme il peut. À cause de

la rapidité ou sous l'effet de la surprise, il n'oppose presque aucune résistance. Le balcon est grand ouvert, l'air est étouffant. Le traducteur prend son élan, trébuche sur une jardinière, la renverse et précipite le gamin dans le vide. Puis il opère un demi-tour parfait, refait le chemin en sens inverse jusqu'à la porte de l'appartement, comme un somnambule. Il ne tente même pas de maquiller le crime et de faire croire à un vol. Il ferme la porte avec douceur, d'un coup, mais sans faire de bruit pour ne pas déranger les voisins. C'est un miracle s'il ne croise pas la mère du gamin. Et, au lieu de retourner chez lui, il descend lentement les marches jusqu'à la porte d'entrée et file dans la rue, en se mêlant aux badauds, gorgé d'adrénaline. Tout se passe en vingt secondes. Il entre, saisit, précipite et ressort. Peut-être moins. Exactement le temps que met la femme à se glisser dans l'espace exigu de la cabine en manœuvrant son cabas avec difficulté à cause du poids, puis le temps de l'ascension jusqu'au troisième étage. C'est évident. Lorsqu'Eric Sosa reviendra et que nous pourrons l'interroger, il va à coup sûr nous servir une fable du genre qu'il est sorti toute la matinée et blablabla. Mais les gars de la scientifique auront découvert des restes de peau sous les ongles du gamin, et des fibres du tissu de ses vêtements, et les résultats des comparaisons le confondront. Qu'importe de trouver ses traces sur la sonnette ou sur la poignée de la porte. Cela n'apporte rien, il peut les avoir laissées à n'importe quel autre moment. Avec un peu de chance, il se peut également que la scientifique trouve quelques cheveux lui appartenant sur le gamin. Lors de l'interrogatoire du père, il affirmera qu'ils n'ont pas d'ennemi. Il ne pourra d'aucune façon imaginer que le pacifique et bien élevé voisin du dessous puisse être coupable d'une aussi effroyable sauvagerie. Et moi, si j'étais vous, je ne le lui dirais pas avant d'avoir arrêté le suspect ; il pourrait exercer des représailles, il possède des armes à feu. Plus tard, il trouvera cela inconcevable et se reprochera toute sa vie de ne pas avoir répondu aux suppliques du traducteur ni de ne pas l'avoir traité avec plus de respect. Eric Sosa n'est pas un assassin, c'est seulement un malheureux. Mais je ne le plains pas. C'était un homme bon. Il l'était. À présent, il ne l'est

plus. Le mobile a été le bruit. Il n'y a pas eu préméditation. Il est possible que le juge le déclare non coupable en raison d'une aliénation mentale transitoire, et pour ne pas avoir été responsable de ses actes. Cela s'est déjà vu dans des affaires similaires. Mais ça, ce n'est plus mon travail. Voilà comment je pense que se sont déroulés les faits."

L'inspectrice Mercader l'avait regardé, stupéfaite. Il avait raconté d'une voix monotone, dépourvue de la moindre émotion, un crime atroce, comme s'il était en train de regarder un film directement sur ses rétines. Ce qui la révoltait le plus était que les pièces semblaient s'emboîter parfaitement, et tout cela à partir d'un détail aussi minime qui avait échappé à tout le monde. À elle également. Cela l'avait indignée au point d'éprouver la tentation irrésistible de le gifler violemment, afin qu'il se donne au moins la peine d'ouvrir les yeux. "Fais-le, te retiens pas", avait alors dit son collègue avec la même voix neutre. "Je me demande comment tu fais pour me supporter : tu es une sainte femme." Ses mots l'avaient adoucie. Même à l'aveugle, il savait comment la désarmer. Une chose était claire pour elle : le reste du Groupe allait pousser les hauts cris lorsque Malart exposerait sa théorie pendant la traditionnelle séance avec la direction dans la salle de réunion du commissariat central qui aurait lieu en fin d'après-midi ou à la première heure du lendemain, après avoir réuni toute l'information initiale, pour coordonner la suite des opérations. On pouvait déjà imaginer ses réactions. Les inspecteurs Rojo et Sena, intelligents et expérimentés, connaissaient par cœur ces fameuses intuitions et ils prendraient la chose calmement. Cette brute d'inspecteur Cervera lâcherait une de ces légendaires âneries, convaincu de la soi-disant spiritualité de ses sorties, déclenchant un peu de chahut, mais guère plus. En revanche, l'inspecteur Boada, qui ne perdait jamais une occasion de lui régler son compte, contredirait point par point chacune de ses affirmations et ne désarmerait pas avant de l'avoir anéanti. De son côté, l'inspecteur-chef Singla, pour qui Malart représentait une espèce de mal au ventre supportable mais désagréable, tenterait d'imposer un peu de calme et de sérénité, tandis que le commissaire-chef Bassa décocherait

une série de questions chargées d'invectives destinées à l'acculer devant tout le monde. De toute évidence, une perte de temps jusqu'à ce que Márquez, le responsable de la scientifique, leur fasse parvenir le rapport avec les conclusions de ses recherches et corrobore ou démente les hypothèses.

À présent que Mercader avait lu ce rapport et obtenu la confirmation définitive, elle n'avait pas pu éviter d'éprouver un doux mélange de saine jalousie et de fierté. Au bout du compte, c'était elle son binôme, personne d'autre, le témoin des premiers instants. Sans s'en apercevoir, elle esquissa un léger sourire.

— Oui, dit le sergent Crespo, son cerveau fonctionne comme un mécanisme bien huilé. Il est capable d'exploiter le plus insignifiant indice et d'atteindre la...

— Tu as discuté avec lui dernièrement ? coupa Mercader.

— Tous les jours, sous-inspectrice. Pourquoi ?

— Je veux dire, vous avez parlé de choses personnelles ?

— Par exemple ?

Rebeca examina son téléphone portable. Il était déjà huit heures douze. Elle jura dans son for intérieur et rappela Malart. "Vous êtes sur la boîte..." Elle coupa d'un geste furieux.

— Calme-toi, parfois il arrive très tôt et d'autres fois plus tard. On ne sait jamais avec lui. Tu le connais.

Elle pointa son doigt avec véhémence vers la porte d'entrée.

— J'attends encore dix minutes, pas plus. Si je ne vois pas sa tête de con surgir de l'ascenseur, je dirai au premier inspecteur venu de m'accompagner pour arrêter Eric Sosa. Je vais pas y passer la matinée. Et sergent, fais pas le couillon, moi aussi je suis capable d'exploiter toute sorte de détails. Il y a un instant, tu m'as dit que Malart traversait une mauvaise passe depuis le mois de mai. Alors, arête tes conneries et explique-toi, dit-elle. Puis elle ajouta : S'il te plaît.

Le sergent cala les lunettes sur son nez.

— C'est toi son binôme, dit-il, tu passes toutes tes journées avec lui. Tu devrais le savoir mieux que moi.

— Mais vous, vous êtes amis, il t'estime beaucoup. Et tu sais parfaitement que lorsqu'il ne veut rien dire, il ferme hermétiquement sa bouche et y a pas moyen de la lui faire ouvrir. Tu crois que je n'ai pas essayé de lui tirer les vers du nez ? Mille fois peut-être, et toujours en vain. Je le lui ai même directement demandé ce qu'il avait, sans détour.

— Et que t'a-t-il répondu ?

— Que moins j'en saurais, mieux ce serait. Et que je prenne mes distances avec lui. En fait, que je m'éloigne de lui pendant quelque temps.

— Ça, c'est de l'authentique Malart.

— Oui, avec son bon cœur habituel, ironisa-t-elle ; et comme sans en avoir l'air elle ajouta : Il t'a parlé de la fameuse liaison qu'il a eue ?

— Écoute, sous-inspectrice, je ne sais pas si je dois... si c'est correct... Nous ne sommes pas au café du commerce.

Rebeca regarda à droite et à gauche. Ils étaient seuls.

— Toni, si je te le demande, c'est parce que je suis inquiète pour lui. Sa conduite est de plus en plus imprévisible. Tu es d'accord, oui ou non ?

Crespo acquiesça et elle poursuivit :

— Ce que j'aimerais savoir, c'est pour quelle raison. Au début, je me suis dit que c'était à cause de l'affaire Gotha, il est obsédé par le couple Parés-Morera.

— Ce qui montre son attachement à Candela Cuadrado, tu te souviens d'elle, la victime, dit-il en se dandinant sur sa chaise. À chacune des victimes des affaires qu'il traite. C'est plus fort que lui. Mais avec elle et avec sa mère, Marcela, la seule survivante de la famille, cette fois, c'est plus puissant, parce qu'il n'a pas réussi à arrêter ceux qu'il considère comme les vrais coupables.

— Ce couple de millionnaires ?

— Affirmatif. Voilà la preuve de son attachement au travail, insista-t-il en croisant les bras. Il prend la chose tellement au sérieux qu'il peut, et je dis bien "il peut", annuler tout le reste, comme s'il avait signé un contrat avec les victimes et leur entourage et qu'il voulait par loyauté le respecter à tout prix.

— Jusqu'à ce que quelqu'un se mette en travers. Tu te souviens de sa réaction lorsqu'à la fin du mois d'août le couple de jeunes mariés belges a disparu en pleine ville ? C'était une vraie furie. Il a accusé à plusieurs reprises ces deux millionnaires et la commissaire Bassa a été à deux doigts de faire un rapport sur lui.

— Ç'a été encore pire lorsqu'on a découvert leurs deux corps pris dans les récifs à la mi-octobre, dit Crespo en portant la main sur le col de sa chemise pour le desserrer. Mais il n'y a jamais eu de preuves contre eux, la présence d'un jeune homme ne collait pas avec leur *modus operandi*, et en plus, ils avaient un alibi. Leur intervention dans ce double assassinat fut écartée : une douche froide pour Malart.

— Un alibi non définitif, selon lui. Il était si furieux et s'est obstiné à tel point que Bassa a bien failli le virer pour de bon.

— Ç'a été un coup très dur pour lui, dit le sergent en évitant de croiser le regard de la sous-inspectrice, capable de déstabiliser n'importe qui.

Mercader l'observa fixement.

— Toni, tu me caches quelque chose, n'est-ce pas ?

Crespo fit non de la tête et elle insista.

— Je dis ça à cause de ton attitude, de ton langage corporel, tu te comportes comme un suspect à l'interrogatoire.

C'est alors que les sergentes Humbert et Corominas entrèrent dans l'*open space*. Elles avaient été incorporées dans

le Groupe au printemps dernier pour venir aider Crespo. Les deux expertes en analyses de données et en informatique, en plus d'être psychologues, se dirigèrent vers leurs tables de travail respectives, situées l'une en face de l'autre, et adressèrent un salut de la tête à la sous-inspectrice et au sergent. Puis elles posèrent leur sac et retirèrent leur veste.

Rebeca se pencha sur Crespo et baissa la voix.

— Depuis quelque temps, poursuivit-elle, j'ai l'impression qu'il s'est calmé par rapport à ce couple de la haute bourgeoisie, comme s'il avait tourné la page. J'aimerais bien savoir si c'est vrai ou juste une feinte pour abuser la galerie.

— Sous-inspectrice, je commence à me sentir vraiment gêné. On dirait que tu parles de plus en plus non pas au deuxième, mais au troisième degré.

— Tu ne m'as pas répondu, insista Mercader en se redressant pour vérifier l'heure et renouveler l'appel, qu'elle coupa dès qu'elle entendit le début du message. Putain, je poireaute maintenant depuis plus de vingt minutes.

Crespo fit mine de se lever.

— Je t'apporte un café ?

— Pas si vite, mon vieux, fit-elle en le retenant. Nous n'avons pas encore fini.

La sergente Carlota Humbert arquait un sourcil et sa collègue Laura Corominas eut un rictus de surprise. Elles échangèrent un regard complice et allumèrent les ordinateurs.

— Nous savons parfaitement, poursuivit Rebeca, que garder le secret sur certaines choses ne les fait en aucun cas disparaître.

— Nous sommes d'accord, sous-inspectrice. Mais un secret est un secret, et en la matière je ne peux pas t'aider.

— D'accord, j'ai commis une erreur. Parlons d'autre chose, tu veux bien ? De toute façon, il me faut bien occuper ce temps d'attente et l'affaire est sérieuse.

— Comme tu voudras, accepta Crespo en croisant à nouveau les bras. S'il s'agit de l'inspecteur Malart, je suis à ton entière disposition.

— Intéressons-nous uniquement à l'aspect personnel. Annuler tout le reste, as-tu dit, indiqua Mercader. Qu'il prend son

travail tellement au sérieux qu'il peut annuler tout le reste. Ce sont bien tes mots, n'est-ce pas ?

— C'est seulement une opinion.

— Dis donc, j'en ai assez de ta façon d'être toujours sur la défensive. Pourquoi me mets-tu toujours des bâtons dans les roues ? La seule chose qui m'importe est de comprendre ce qui lui arrive pour tenter de l'aider, un point c'est tout.

— Et pourquoi ne lui poses-tu pas la question directement à lui, quand il sera là ?

— Parce qu'il ne va pas me répondre, Toni. Voilà pourquoi.

— J'ai peur de ne pas pouvoir t'aider, sous-inspectrice.

— Alors prenons les choses à l'envers. Je te dis comment je pense que les choses se passent pour lui et toi tu te contentes de faire oui ou non avec la tête, d'accord ?

— Je voudrais éviter d'être trop lourd, et surtout de me mêler de ce qui ne me regarde pas à propos de... bon d'accord, céda-t-il, vas-y.

Rebeca respira profondément. Elle tenta de remettre ses idées en ordre.

— C'est le mois de mai, il divorce, dit-elle. Après ça, ou avant, je ne sais plus, il met un terme à une relation qu'il avait considérée comme authentique pour commencer ensuite à se traîner un mal-être incroyable, à cause de cette rupture, je pense, mais je n'en suis pas si sûre. Il se sent seul, vide, comme un petit canot à la dérive sur l'océan. Perdu, sans but dans la vie. Et il nous voit, nous, tous les autres, en train de mener notre existence. Il a l'impression qu'il a passé la sienne à tout laisser filer devant lui, les tragédies, les êtres chers, les relations. Il souffre. Voilà pourquoi il se comporte de façon plus bourrue et cassante que jamais. Il est conscient qu'il a laissé échapper une grande occasion de refaire sa vie, d'éviter de se sentir on ne peut plus seul, et il est fâché contre lui-même, il en veut au monde entier. Et comment réagit-il ? Il se tourne vers son travail. Son travail. Rien d'autre que son travail. Il ne prend jamais de vacances. Il encaisse coup sur coup. Mais il reste debout. Accablé, fatigué, déçu, mais toujours debout. C'est bien ça, jusqu'ici je ne me trompe pas, Toni ? Tu n'as qu'à dire oui ou non.

Crespo rougit.